

Une écriture en miroir

DOMINIQUE FORTIER, *Les villes de papiers*, Montréal, Éditions Alto, 2020, 185 pages

Françoise Bouffière

Volume 15, numéro 3, été 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/96263ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bouffière, F. (2021). Compte rendu de [Une écriture en miroir / DOMINIQUE FORTIER, *Les villes de papiers*, Montréal, Éditions Alto, 2020, 185 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 15(3), 16–16.

Une écriture en miroir

Françoise Bouffière
Orthopédagogue

DOMINIQUE FORTIER

LES VILLES DE PAPIERS

Montréal, Éditions Alto, 2020,
185 pages

Dans la main d'Emily, la plume écrit toute seule. Elle raconte l'histoire de l'oiseau, depuis l'œuf au creux du nid, jusqu'aux premiers vols incertains, la lumière verte de l'été à hauteur de brins d'herbe, les frimas d'automne, la longue migration dans le sud, le retour vers le printemps. La plume raconte tout cela à qui sait porter le papier à son oreille comme un coquillage (p. 164).

Il semble bien que ce soit ainsi qu'écrive Dominique Fortier, en osmose avec son sujet dans une prose magnifique; non pour nous raconter la vie Emily Dickinson, mais pour nous faire découvrir l'âme de cette grande poétesse américaine.

L'auteure procède par petites touches semblables à celles des peintres impressionnistes. Elle brosse de magnifiques tableaux construits, imaginés à travers les éléments de la vie d'Emily Dickinson, à travers les lieux où celle-ci vit, à travers ses poèmes que Dominique Fortier nomme «la maison de ses poèmes» (p. 150). C'est aussi beau que surprenant. Ce prix Renaudot est pour le moins mérité. Quelle belle audace de nous livrer cette étrange biographie alors qu'on sait peu de choses de la vie d'Emily Dickinson! Quelle riche inspiration d'en faire un vaste poème ou une biographie en forme d'essai, mais le genre littéraire importe peu. Il est unique.

Emily «est un écran blanc, une page vierge», nous dit l'essayiste qui y peint un jardin, une maison, des villes et y place son sujet en reprenant parfois ici et là le texte à la première personne :

L'automne est passé, bientôt Noël, et je ne suis toujours pas allée à Homestead. Je suis plutôt retournée à notre maison à la plage, dont je m'étonne, chaque fois que nous y entrons, qu'elle existe encore. [...] Pendant ce temps, tous les matins je vais rendre visite à Emily dans ce Homestead inventé d'après les photos vues dans les livres et les descriptions des témoins et des historiens. J'entre sur la pointe des pieds, pour ne pas trouer les planchers de papiers, je n'ose pas m'asseoir. Je repars en laissant la porte entrouverte (p. 67).

Emily Dickinson est née à Amherst, au Massachusetts. Elle a passé sa petite

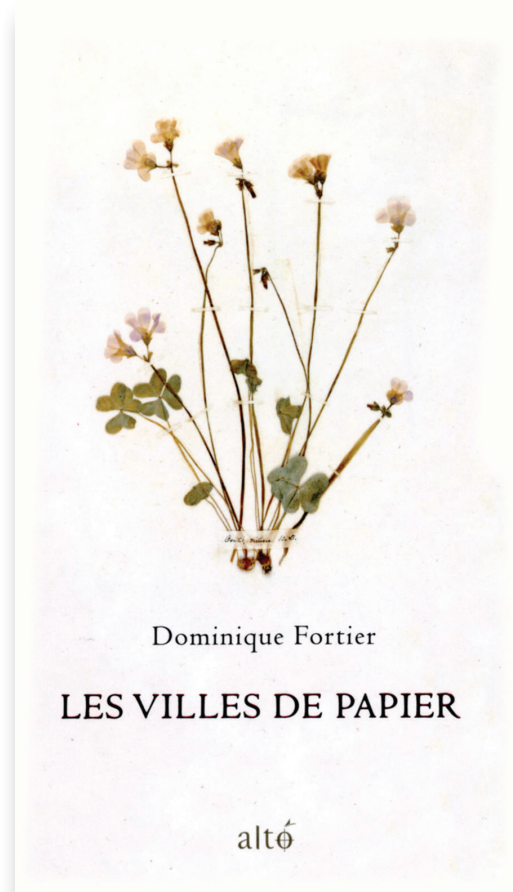
enfance et sa vie d'adulte à Homestead et quelques jours chez sa tante à Boston. Elle va à l'école à Amherst Academy, fréquente plus tard le séminaire féminin du Mount Holyoke Female Seminary¹. Emily a une sœur, Lavina, nous dit Dominique Fortier, «elle dort entourée de matous petits et grands». Plus loin, elle rajoute : «en réalité, elle a trois autres sœurs, cachées dans sa chambre : Anne, Charlotte, Emily comme elle. Les Brontë y vivent en bonne harmonie avec le reste de la famille d'Emily» (p. 119). C'est à peu près tout pour ce qui est des faits. Pas de date, car ce sont les lieux ici qui sont privilégiés pour nous faire rencontrer Emily : «Les lieux où l'on a vécu, on continue de les habiter longtemps après les avoir quittés», écrit l'auteure (p. 107).

L'auteure procède par petites touches semblables à celles des peintres impressionnistes. Elle brosse de magnifiques tableaux construits, imaginés à travers les éléments de la vie d'Emily Dickinson, à travers les lieux où celle-ci vit, à travers ses poèmes que Dominique Fortier nomme «la maison de ses poèmes».
[...]

Pas de date, car ce sont les lieux ici qui sont privilégiés pour nous faire rencontrer Emily : «Les lieux où l'on a vécu, on continue de les habiter longtemps après les avoir quittés», écrit l'auteure.

C'est donc à partir du jardin d'Emily, de la tarte qui refroidit à la cuisine, des plantes destinées à l'herbier, de «la maisonnée pauvre en poupées et en peluches, mais pleine de livres et de gravures» (p. 26) que le lecteur pourra avoir accès à la cette grande poétesse américaine. Et si Dominique Fortier s'insère dans les pages en nous offrant quelques bribes de sa propre vie, c'est toujours en écho avec ce qui est vécu par Emily. Elle nous raconte que chaque fois qu'elle allait à la mer, elle rapportait des poignées d'agates : «En les prenant aujourd'hui, dit-elle, j'ai l'impression que les heures à marcher sur la plage se sont cristallisées comme la sève se change en ambre. Je

¹ «Que voulait dire ce mot Holyoke? Par association, il me faisait penser à un jaune d'œuf, yolk, que j'imaginais cru, ce qui m'écœurerait légèrement.», écrit Dominique Fortier (p. 52).



tiens les heures dans ma main» (p. 37). À la page suivante, elle nous décrit Emily qui serre un dollar des sables dans ses mains et s'endort en rêvant à bien des merveilles. Qui est l'une, qui est l'autre dans ce texte écrit en totale communion avec son sujet?

Dominique Fortier nous confie avoir vécu à Boston dans un appartement où «ces gens qui avaient installé des dorures partout et fait percer des puits de lumière avaient enlevé le chauffage» (p. 79). Elle nous confie également que ce qui lui a manqué le plus quand elle a quitté sa maison d'Outremont, ce n'est pas sa demeure, mais l'arbre vu par la fenêtre de son bureau. Et quand elle trouve une maison au bord de l'Océan où on découvre la mer et le ciel par les grandes fenêtres, elle écrit : «J'ai su en passant par la porte pour la première fois que nous étions chez nous» (p. 106). Être bien chez soi, comme Emily, dans son jardin, dans sa maison, At Home, comme il est écrit sur le certificat de décès d'Emily Dickinson. Ce mot, Home, souligne Dominique Fortier, c'est «plus qu'une maison, un foyer; plus qu'un foyer, le feu qui y brûle» et elle se demande comment il se peut que nous n'ayons pas de mot en français «pour nommer le lieu non pas ou on habite, mais celui ou on vit plus que lieu, la vie elle-même qui y palpite» (p. 107).

Il faut rentrer dans ce livre sur la pointe des pieds. Nous ne sommes pas habitués à tant de poésie, mais une fois qu'on y est on y retourne pour goûter chaque phrase. On y retourne souvent. C'est un délice. ♦